

## **QUEL SUJET FORME-T-ON AUJOURD'HUI ? LES VALEURS ETHIQUES D'UN SUJET APPRENANT CONFRONTES A UNE VISION MANIPULATRICE DE L'HUMAIN.**

**Mireille Cifali Bega**

Le titre long donné à cette conférence reflète l'état de ma pensée et de mes réflexions. Il indique ma surprise lorsque que mes convictions cliniques - les vôtres peut-être aussi - sont reprises dans d'autres contextes et qu'au lieu de me réjouir cela me fait frémir. Je souhaitais également entendre le compte-rendu de vos travaux pour les intégrer à ma réflexion, en laissant de l'espace à l'improvisation entre ce que j'avais prévu et ce que j'ai entendu de vos préoccupations. Je vous livre ainsi ce que j'avais esquissé mais travaillé par les paroles que je viens d'entendre. Je laisse venir les associations, les liens qui se tissent dans le moment particulier de cette conférence. Je ne suis pas française, je ne peux donc pas reprendre vos interrogations sur les textes de loi, vos réalités institutionnelles, les menaces sur le travail des uns<sup>1</sup>. Je vous propose seulement de reformuler nos convictions et ce sur quoi nous ne pouvons céder.

### *Un sujet apprenant, approche clinique*

Je pars de mes croyances de clinicienne sur le sujet apprenant, que celui-ci soit un élève, un adulte en formation d'un métier, ou qu'il soit en formation universitaire. Ce sont celles que je continue à transmettre, auxquelles je ne renonce pas, qui me permettent de me guider dans l'effolement d'aujourd'hui. Elles vous seront certainement familières, mais il est bon parfois de les nommer à nouveau.

Quand nous apprenons, quand nous nous formons, quand nous nous formons à penser, nous construisons notre intelligence, notre savoir, mais également notre intériorité. Il n'y a pas de clivage entre le développement de l'intelligence et le développement du « soi » ainsi que de notre éthique de vie. Il ne suffit dès lors pas comme formateur d'être intelligent à la place de l'autre, mais il s'agit de trouver les dispositifs pour que celui-ci se développe dans son intelligence et dans son intériorité. D'autant plus aujourd'hui - vous l'avez souligné - que nous sommes dans une époque qui attaque la pensée, de différentes manières. Malherbe en parle comme d'un véritable « interdit de penser » (2001), nous y reviendrons.

Pour un enfant comme pour un adulte, pour un élève comme pour un étudiant, nous cherchons à favoriser la mise en mouvement de sa pensée aux prises avec les savoirs construits de notre culture. Ceci se réalise dans la singularité - même si nous avons affaire à un groupe -, avec un accompagnement qui permette à chacun de trouver les forces pour

---

<sup>1</sup> Je garde dans ce texte le style de la conférence.

dépasser sa difficulté lorsqu'elle se présente. Donc nous accompagnons au singulier celui qui est là, mais nous ne le réduisons ni à son présent douloureux ni à une catégorie qu'il exemplifierait comme étant de l'ordre d'un « beau cas ». Nous l'accompagnons sans mépris, sans humiliation, dans cette confiance qui ne désespère jamais. Entre exigence et bienveillance. Nous l'accompagnons dans la relation, ce sont également les forces de la relation qu'elles soient de passion, de résistance ou de rejet, qui l'aideront à quitter sa difficulté. De notre côté, importe aussi le travail que nous réalisons à même sa relation à nous et la nôtre à lui, en n'éluant pas notre difficulté en miroir de la sienne. Nous réalisons un travail dans l'intersubjectivité où nous nous engageons, impliquons, où nous inventons, luttons avec une difficulté qui nous échappe, nous surprend, qui provoque notre ignorance. C'est parce que nous acceptons que notre subjectivité est impliquée en rapport avec la sienne - la nôtre avec ce groupe s'il s'agit d'une classe -, que nous allons contribuer à sa possible évolution. Nous apprenons de sa difficulté comme de la nôtre.

Le sujet qui apprend ne saurait être considéré seulement par rapport aux processus psychiques impliqués dans son apprentissage, un sujet qui apprend est tout aussi bien dépendant d'un contexte, de circonstances sociales, institutionnelles qui le déterminent et favorisent ou non sa progression. Nous sommes tous, lui compris, à fabriquer sa difficulté : l'extérieur, l'intérieur, les parents, lui, ses camarades, cette classe, cette école, cet enseignant. Nous nous pouvons ni lui dire : « tu es incapable » en le culpabilisant, ni le déculpabiliser en le déresponsabilisant. Nous lui rendons la possibilité de dépasser sa difficulté présente, qui ne lui appartient pas tout à fait en propre mais dont il ne peut pas non plus se dépendre. Ni psychologie uniquement, ni sociologie uniquement, mais une articulation entre psychique et social à renouveler. Nous cherchons alors à préserver des espaces de pensée, partout où la pensée se heurte à ce qui lui résiste. Nous sauvegardons notre désir de penser, notre plaisir d'apprendre.

Ce sont là mes convictions, mon amour du savoir, mon plaisir d'accompagner des personnes dans leur rapport au savoir, que ce soit des étudiants qui font des thèses, ou des enfants dans leurs premiers balbutiements. Toujours pour transmettre, permettre, accompagner. Avec une confiance peut-être naïve en regard d'un présent qui apparaît comme catastrophique. Nous le savons, cette confiance-là va aussi autoriser cet autre à réaliser ce qui lui semble impossible aujourd'hui mais qui est toujours possible s'il est accompagné dans le passage difficile qu'il traverse. Éloge d'une pensée incarnée, d'une pensée sensible qui ne clive pas rationalité et sentiment.

Ces positions appartiennent à une épistémologie clinique (Cifali & Giust-Desprairies, 2006 ; 2008), où nous travaillons dans la singularité (avec une personne, un groupe, une institution) ; avec une éthique de l'altérité ; dans une subjectivité assumée et travaillée ; dans la co-construction d'un savoir transformant ; dans la compréhension des processus plutôt qu'à la recherche de résultats ; où nous acceptons l'ignorance où nous jette cet autre avec qui nous travaillons ; où nous ne nous cachons pas derrière des théories, ne les

utilisons pas comme mode de défense ; où cette subjectivité assumée se confronte à d'autres subjectivités pour obtenir l'habituelle objectivité, en évitant la partialité et l'arbitraire (Malherbe, 2001).

### **I. La clinique et l'efficace**

Ces positions sont aujourd'hui attaquées, subissent des chocs venant de différentes directions. Elles se confrontent à tous ceux qui agissent sans état d'âme, qui font de l'intelligence une affaire de quantité, de la pensée une affaire de calcul et de mécanique ; qui utilisent une rationalité instrumentale ; qui croient que seule la mathématisation des résultats permet d'aboutir à des vérités démontrées, et qui balayent tout ce qui est de la singularité parce qu'avec elle la preuve ne peut être administrée. C'est un premier choc où l'humain est éjecté, où l'autre est objectivé, où il lui faut entrer dans un cadre pour être traité, où l'on peut agir sans empathie pour la souffrance infligée. Ce sont - même s'il y a de la caricature dans cette description succincte - nos adversaires qui appartiennent à une certaine conception de la science, à certaines politiques d'éducation et d'instruction. Ce sont des adversaires que l'on connaît bien, d'une rationalité positiviste avec laquelle nous avons pu mener quelque combat, dans nos universités comme sur le terrain des métiers de l'humain.

La psychanalyse est aujourd'hui chassée de l'université ; la démarche clinique en recherche est méprisée au profit de laboratoires cognitivistes. Ce mouvement vers une certaine conception de la scientificité rend l'avenir assez sombre. Pourtant quand on connaît de l'intérieur ceux qui appartiennent à cette tendance, quand nous les fréquentons, quand nous voyons comment ils vivent ces positions qui rejettent subjectivité et affect, cela se complexifie. Leurs positions sont souvent des positions défensives qui, dans une quotidienneté personnelle, ne tiennent pas, ou entrent en contradiction avec leur nécessité interne et les mettent en position de souffrance sans qu'ils puissent les nuancer. Il peut y avoir chez eux, à un moment ou un autre, de la dépression, de la souffrance à vivre et à chercher, de la fragilité (Lepenes, 1990).

Vous avez évoqué vos difficultés avec certains fonctionnaires rivés à une conception de l'action efficace et du résultat à court terme. Face à eux, il s'agit de survivre, même s'ils sont certainement en train de « gagner ». Il n'y a plus beaucoup de laboratoires de psychologie clinique dans les universités ; ceux - cliniciens, thérapeutes institutionnels - qui exercent dans l'hôpital psychiatrique, sont réduits à peau de chagrin parce qu'ils n'arrivent pas à prouver que leur résultat est quantifiable (Sztulman, 2008). Nous revenons à des débats que nous avons eus, il y a fort longtemps. Cette confrontation est en train de nous laminer, de faire souffrir, parfois même de détruire ce qui a été patiemment élaboré depuis des années. De nous laminer également à l'université puisque les cliniciens sont moins à même d'aligner le nombre d'articles exigés, que le travail sur le terrain est peu reconnu, et que les normes s'appliquent à toutes les disciplines souvent uniformément sans tenir compte de la qualité des productions, juste la quantité compte. Les cliniciens ont de

plus en plus de difficultés à exister, à moins que les politiques singulières d'unité de recherche résistent, rudent pour maintenir l'option clinique, et ainsi préserver l'altérité nécessaire pour qu'un débat scientifique continue à se tenir et qu'il ne se résume pas à une épistémologie unique. Je vous renvoie ici au livre de Lindsay Waters, *L'éclipse du savoir* (2008). Il est le directeur des presses universitaires de Harvard, il interroge de manière caustique les procédures universitaires actuelles de recrutement des professeurs mais surtout la politique de publication. Il affirme que l'espace universitaire est devenu antinomique à l'exercice de l'intelligence.

## **II. La clinique, et une ingénierie de soi**

Dans les deux dernières années, je me suis sentie déstabilisée par un autre phénomène. Depuis quelque temps, je m'aperçois en effet que mes convictions cliniciennes sont reprises dans d'autres contextes et qu'au lieu de m'en réjouir, je m'inquiète. Cela rejoint ce que vous avez travaillé autour des mots, et ce qu'ils veulent dire. Il existe des adversaires plus pernecieux, ce sont ceux qui utilisent les mêmes mots que nous mais dans un sens tout à fait différent, dans un dessein différent.

J'ai éprouvé un véritable choc quand je me suis aperçue, dans mes cours sur la place des sentiments dans l'action professionnelle, l'importance que prend aujourd'hui l'intelligence émotionnelle à la Goleman, à travers son premier tome (1997) mais surtout son deuxième tome (2001). Tous les mots y sont : empathie, écoute, connaissance de soi, connaissance de l'autre, collaboration, bienveillance... Même langage, ce sont mes mots, et pourtant ils grincent. Le deuxième tome révèle en quelque sorte ce que le premier cache, car l'intentionnalité s'y dévoile. « Connais-toi toi-même pour connaître l'autre », oui mais pourquoi ? Pour mieux le manipuler, mieux lui vendre, mieux savoir qui il est afin d'arriver à nos fins, obtenir de lui une obéissance sans résistance, c'est-à-dire pour l'aliéner dans une servitude volontaire tout en tenant un discours humaniste. On lui fait croire qu'il participe à son propre développement, mais en fait pour des objectifs différents.

Pour moi qui suis préoccupée par l'éthique, la question des valeurs, celle du « comment » et du « pour qui » sont importantes. Je suis également une historienne, j'ai appris que ce que nous avons découvert - psychanalyse y comprise - n'est jamais bon en soi. Nos avancées à la fois épargnent de la souffrance et en causent de nouvelles ; nos avancées peuvent produire du négatif, se retourner contre ceux qu'elles étaient censées protéger (Illouz, 2006). Nous avons essayé de protéger l'enfant, mais nous l'avons rendu victime, ce qui peut l'entraver dans son développement. Nous avons prôné l'importance de la parole, et avons oublié l'importance du silence, du pouvoir se taire, l'économie des mots, les mots au bon moment. Nous avons assuré que le récit de soi, l'estime de soi, faisait partie d'une identité moderne, nous avons fait souffrir un nombre certain de personnes qui n'arrivent pas à être dans ce bon modèle (Illouz, 2006). Ce que nous avons cru être des avancées l'était mais pas sans ambivalence et sans effet secondaire parfois

négalif. Comme historienne, je m'en étais déjà peu à peu rendu compte (Cifali, 2000). Mes convictions ne sont jamais bonnes en elles-mêmes, il s'agit sans cesse de les relier aux conséquences de mes actes dans une situation singulière. Les mots à la mode peuvent devenir potentiellement dangereux parce qu'ils empêchent précisément de réfléchir, de comprendre comment nous les utilisons, et ils finissent par créer de la violence.

Ainsi une proximité existe entre eux et moi. Je retrouve mon terrain et je n'aime pas ce que j'y trouve. Je suis déstabilisée. J'aurais pu être heureuse que d'autres par d'autres voies arrivent à prôner une sensibilité nécessaire dans les actes professionnels, et je suis désespérée, ne sachant plus où me situer. Ce que je croyais faire partie d'une possible liberté intérieure et d'agissement lucide dans le monde n'était-il qu'une aliénation supplémentaire ? Ai-je œuvré en méconnaissance de cause ? Toute ma vie intellectuelle avec ce que j'ai transmis, a-t-elle causé plus de souffrance qu'elle n'en a délivré ? Qui sont ceux qui utilisent ces mots qui m'étaient chers et dont je me méfie aujourd'hui ?

Je vais reprendre quelques-unes de mes surprises à ce propos.

#### *Des récits détournés*

Depuis le début de mes cours, j'ai utilisé le « récit de pratiques professionnelles » pour transmettre l'importance de l'instant, du détail, du relationnel, du dialogue qui se tient dans la rencontre entre un adulte et un enfant ou un groupe d'enfants, Avec les difficultés inéluctables, les impasses, les pièges, les violences comme les bienveillances. Je fais écrire des étudiants sur les situations rencontrées, je leur lis des histoires écrites par d'autres professionnels. J'ai fini par construire un ouvrage avec Alain André (2007) pour montrer que peut-être l'écriture des pratiques professionnelles - écriture du vivant des gestes et des paroles - ne relevait pas d'une écriture scientifique mais littéraire. J'ai beaucoup bataillé à propos de cette coupure entre science et littérature. À travers les histoires racontées, nous avons affaire avec une connaissance sensible, avec une rationalité non coupée des sentiments, une connaissance de la singularité marquée par la temporalité, comme Michel de Certeau en a si bien parlé (1987, 1990). Transmettre un savoir des gestes professionnels à travers des histoires, ce fut pour moi le centre de mon enseignement.

J'ai lu récemment l'ouvrage de Christian Salmon sur le « *Storytelling* » (2007) pour me rendre compte que les histoires étaient utilisées depuis quelque temps en publicité et en politique, qu'elles pouvaient même être inventées pour faire croire, voter, acheter, en manipulant l'imaginaire pour mieux obtenir l'adhésion. Ce choc m'a fait prendre conscience plus encore que, durant toute ma vie intellectuelle, j'avais œuvré dans des zones fragiles, des zones de toujours possibles manipulations. Je le savais pour la relation thérapeutique et transférentielle, mais je ne m'en doutais pas pour le récit. Là où précisément il y a défense de l'humain, il peut y avoir attaque de l'humaine condition et possible inhumanité.

#### *Un management à visage humain*

Cet été, j'ai tenu à visiter les théories du management, celles qui se prétendent appartenir au management humaniste, comme peut l'écrire Franck Martin « Manager humain, c'est rentable » (2008). Je me suis imposée cette lecture pour savoir ce qu'il y avait dessous, et chercher à m'y repérer. J'avais décidé de réaliser un livre autour de ces théories, jusqu'à ce que je découvre un ouvrage de Valérie Brunel, « Les managers de l'âme » (2004). La formule « les manager de l'âme » est d'ailleurs de Lacan. Elle a travaillé dans une entreprise américaine de formation fondée sur les théories du développement personnel. Elle en a réalisé une analyse serrée dans sa thèse qu'elle a ensuite publiée. C'est intéressant à plus d'un titre, car cet ouvrage ouvre notre écoute quant à l'usage de ces mots de notre présent comme des allants de soi. Par exemple, le mot « gérer ». Les étudiants de mes cours, comme tout le monde d'ailleurs, gèrent : de la relation au parent à leurs sentiments ; ils gèrent leur stress, leurs émotions, leur rapport à eux. Ils peuvent tout aussi bien accuser une mère de ne pas bien gérer son enfant. Le mot économique « gérer » a envahi le vocabulaire du rapport à soi et à l'autre.

Dans les livres de management, comme dans celui de Brunel, on voit des mots dans le monde de l'entreprise être les mêmes que ceux qui sont utilisés dans l'éducation par exemple : que collaboration, investissement subjectif, engagement subjectif, développement, responsabilité, compétences personnelles et relationnelles, autonomie, entreprise apprenante etc. Ces mots semblent faire « modernité » dans l'éducation comme dans l'entreprise. Ces mots-là, nous les prononçons. « Collaboration » : mieux vaut collaborer avec l'autre que le détruire et lui nuire. « Investissement subjectif » : Engagez-vous, impliquez-vous, vous serez plus performant, meilleur vendeur, meilleur manager, meilleur enseignant. « Responsabilité individuelle » : réfléchissez, vous êtes responsables de votre devenir. « Développement personnel » : développez-vous, vous aurez des formations de développement personnel qui contribueront à votre bien-être professionnel et personnel. « Votre privé, vos talents nous intéressent » : vous serez évalué, non pas sur vos compétences professionnelles mais vos compétences personnelles, c'est-à-dire vos capacités de relation, votre maîtrise de soi, votre autonomie.

Ces mots, nous les retrouvons dans la formation des enseignants, mots-valises, qui préparent les sujets à être adaptés. La théorie du sujet qui se profile derrière l'usage de ces mots n'est pas celle que nous entendons dans la clinique. Les mots de confiance en soi, affirmation de soi, maîtrise de soi, ingénierie de soi, gestion de soi... montrent que le soi est devenu un objet que l'on peut gérer, former, maîtriser, dans ce mouvement de réification dont parle Honneth (2007). Que le soi est a-conflictuel comme le suggère Brunel, il porte la responsabilité de ses actes qu'ils soient de réussite ou d'échec. Tous les mots y sont : « réflexivité », mais c'est une réflexivité narcissique (Brunel, 2004). On dit : « pensez ce qui arrive », mais cela signifie « pensez vos difficultés car elles sont vôtres », « si vous n'êtes pas arrivés à telle ou telle performance, c'est vous qui êtes en cause ». Avec une telle surpsychologisation du sujet, on gomme qu'un sujet est une fabrication sociale, influencé par les circonstances. Il y a rejet des déterminations sociales. Brunel y

souligne l'absence d'une pensée critique, un éloge de la pensée adaptative, avec la colonisation de l'intime et de l'imaginaire, la limite étant désormais flottante entre le public et le privé.

Ce ne sont pas n'importe quelles théories psychologiques qui sont derrière ces conceptions reprises par l'entreprise : PNL, Analyse transactionnelle, Théorie de l'intelligence émotionnelle... Ce sont des théories qui traitent du sujet avec des causalités simples et qui lui font accroire qu'il sera capable de se maîtriser, et lui et son destin, mais aussi de maîtriser l'autre. Ce sont des techniques manipulatoires qui permettent aussi d'esquiver la position frontale de pouvoir. Nous sommes, la plupart du temps, dans des techniques d'influence qui utilisent des processus psychiques pour faire faire à l'autre ce que l'on veut sans qu'il s'en aperçoive. De ce fait on certifie qu'on peut être tout puissant dans toute situation rencontrée, que si l'on n'y arrive pas c'est pas la faute de ce à quoi l'on vous a fait croire faussement, mais à vous. Brunel se demande d'ailleurs comment font de tels managers quand la réalité leur résiste, car elle résiste : ils ne réussissent en effet pas toujours avec les techniques apprises. Elle constate qu'ils ne remettent pas en question les techniques mais évidemment eux-mêmes.

Ceux qui parlent d'humain, d'écoute, de bienveillance, d'empathie, de sujet, d'investissement sont peut-être ceux dont il nous faut nous méfier, et aller voir, sous les mots, leurs intentions. Notre savoir clinique nous a enseigné que nous sommes là pour permettre à l'autre d'acquérir son indépendance, se libérer du poids de ses chaînes, pour sa liberté, pour qu'il prenne sa place et non pas pour le manipuler, le pressuriser pour obtenir de lui ce que l'on veut puis l'éjecter. Ce type d'humanisme managérial est une manière de d'instrumenter un certain nombre de nos positions pour davantage d'aliénation. Nos alliés ne sont donc pas là forcément où nous croyons qu'ils sont. Nous devons faire attention à ne pas nous tromper. Démonter nos propres processus pour comprendre comment ils peuvent être récupérés ou comment on peut les faire fonctionner, c'est une manière de reprendre pied, de ne pas tout reporter sur l'autre mais travailler ce à quoi nous croyons.

### **III. En résistance**

Nous sommes dans un moment où le symbolique est attaqué, non reconnu dans son pouvoir structurant. Nous ne savons plus où nous sommes, pris en tenaille par des idéaux de maîtrise de soi ; par une pensée applicative avec des procédures garantes à elles seules de la qualité ; par une pensée qui applique les théories pour être dans le juste. Notre accompagnement butte aux conditions difficiles pour penser. Nous avons dès lors l'obligation de transmettre, aujourd'hui comme hier, comment nous pensons dans l'urgence, dans les interstices ; comment nous pensons le négatif ; comment le négatif nous rend - certains l'affirment - plus vivants ; comment nous survivons à ce qui nous écrase, nous nie, nous méprise, nous humilie, à ce qui attaque nos identités, nos croyances ; comment nous pouvons encore penser ensemble : penser au quotidien pour

n'être pas enfermé dans une situation en miroir. Et ce, pour continuer à s'amuser, à rire, à avoir de l'humour...

### *L'humour, comme résistance*

Comment a-t-on dans le passé résisté à la destructivité ? Par l'art, la création, l'humour, les ruses, l'intelligence sensible, la résistance collective. Comment survivons-nous à une crise ? En cherchant à ne pas projeter nos peurs sur demain ? En avançant pas à pas ; en maintenant notre dignité détail après détail ; en ne cédant pas sur nos croyances. Vous avez utilisé le mot de « résistance ». Probablement sommes-nous à un moment où résister est nécessaire. Résister, ce n'est pas vouloir détruire l'autre...

Les mots de lutte, de résistance nous viennent sans cesse à l'esprit, ce sont hélas des mots de guerre, mais ils peuvent aussi appartenir à une honorable lutte, celle pour exister, une lutte comme celle de Jacob avec l'ange, comme en parle par Lytta Basset (2006). Une lutte pour ne pas fuir, pour s'honorer, pour affronter, pour ne pas se sentir lâche, pour tenir à notre dignité. Lutte non pour détruire mais pour construire. Non pour terrasser mais pour n'être pas terrassé. En colère nous pouvons l'être, de cette colère contre ceux qui nous font souffrir, pour ne pas céder à notre masochisme, pour affronter avec courage, même si les forces sont inégales.

### *Préserver notre corps*

Préserver notre corps, nos forces de travail, notre lucidité, est de l'ordre de la résistance. Aujourd'hui ceux qui occupent des positions hiérarchiques - mais pas seulement - font, comme on les nomme, des accidents somatiques qui les privent de leur agitation, comme si seul le corps peut arrêter les injonctions déraisonnables. Prendre soin peut devenir un acte de résistance. Que faisons-nous pour le préserver ? Pour être toujours là, pour n'être pas balayé, pour résister au mépris, à l'humiliation, à la négation. Pour nous maintenir dans le plaisir, dans le goût de vivre, la solidarité, que pouvons-nous inventer ?

Il s'agit, comme nous le conseille Michel de Certeau, d'être un politicien du singulier, qui croit en les forces de l'humain pour grandir comme pour détruire, en le possible bouleversement d'une rencontre qu'elle soit professionnelle ou non. Un humain peut se tirer des situations mortifères, avec des blessures douloureuses certes mais avec une vie possible. Comment pouvons-nous demeurer des garde-fous de la destructivité toujours à l'œuvre, pour nous et pour les plus fragiles ? Comment pouvons-nous, dans notre quotidien, non pas révolutionner l'Education Nationale, mais faire ce qu'il est possible de faire, aussi petit cela soit-il ?

### *Préserver le temps long d'une évolution*

Comment préservons-nous également le temps long d'une évolution psychique ? Comment pouvons-nous lutter contre les mesures d'efficacité, en soutenant que nous voulons volontiers rendre compte de tous les moyens que nous avons convoqués pour



obtenir un résultat, mais que ce travail aura de résultats visibles seulement dans deux ans ou plus. Ce que nous avons fait, nous l'avons fait : nous l'avons fait pour soutenir celui avec qui nous travaillons, même s'il résiste, qu'il est en retrait, même s'il se tait, parce que nous savons que ce que nous prononçons comme paroles et gestes à son endroit, peut-être, aura des effets, et ce même si la rencontre ne s'est pas réalisée dans le temps où nous étions en présence ; nous continuons à croire qu'elle peut se réaliser avec quelqu'un d'autre car nous l'avons préparée. C'est ainsi que s'inscrit notre humilité de clinicien, nous ne sommes pas celui qui veut être reconnu comme responsable de son évolution, nous ne voulons qu'être celui qui, dignement et parfois silencieusement, réalise un travail de qualité sensible.

Comment tenir alors face à ceux qui soutiennent qu'ils traitent le symptôme en trois séances, qui vous apprenne à être charismatique en deux jours, etc. etc. ? Comment faire face à des thérapies qui sont peut-être efficaces, mais qui ont un protocole tellement resserré qu'ils ne s'adressent qu'à une catégorie bien déterminée de symptôme et même d'âge, celui qui n'y entrant pas ne pouvant suivre une telle thérapie ? Que faisons-nous pour montrer que notre spécificité - le travail avec la singularité - n'est pas à négliger ? L'attaque au travail dans la singularité s'avère une attaque à la conception d'un sujet qui excède toujours les théories et qui est fondamentalement capable de liberté même si aujourd'hui il est dans la dépendance. Comment pouvons-nous rendre visible notre travail avec ces enfants qui ne sont pas dans la bonne catégorie ? Comment pouvons-nous les accompagner, nous risquer, écrire quand c'est le moment ? C'est une lutte de tous les instants que celle de nous autoriser à prendre le temps de ne pas produire, et pour les jeunes chercheurs et cliniciens, c'est un pari risqué. Nous sommes dans une fuite en avant qui nous réserve, comme à chaque fois, une chute. Nous nous apercevons que nous nous sommes agités, mais que nous avons perdu notre intériorité ; que nous sommes dans l'activisme, mais que le sentiment de vide nous étouffe. Nous ne pouvons pas tenir dans ces conditions-là.

#### **IV. Un plaisir de penser ensemble**

Comment ? Comment ? Suffit-il, comme je viens de le faire en litanie, de poser un point douloureux en l'introduisant par un « comment », pour nous donner les forces et les manières de résister ? Très certainement, non. Mais poser le « comment » nous enjoint à en faire un objet de travail et d'invention, à nous avertir que, sur ce point, il importe de ne point céder. Alors reprenons ce qui nous est commun aujourd'hui : penser ensemble, apprendre encore. Nous avons à mener des luttes estimables et dignes.

Lutter ainsi pour que le savoir, encore et encore, soit un lieu de découverte, de passion, d'affect. Transmettre la passion d'apprendre, une passion de la pensée, une exigence de se situer dans le monde avec une intelligence belle, une intelligence de l'instant, afin qu'une carrière dans le savoir soit le fait de belles personnes, de belles âmes.

Lutter encore pour ce qui est aujourd'hui la pire injure que l'on puisse faire à un chercheur, celle d'être un romantique, un romantique de l'école et de la conception de l'enseignement. Pour moi-même je persiste. Si nous pouvons ne pas cliver intelligence et intériorité, si nous pouvons être en présence pour qu'on se construise dans un corps et une pensée qui se réjouissent. Avec un sujet qui aime ce qu'il fait même si les difficultés, la maladie et la mort sont présentes, qu'il soit bûcheron ou médecin. Avec un sujet qui soit éthiquement capable de désobéir quand il pense que les gestes qu'ils devraient poser auront des conséquences négatives.... Ce sont là de passionnantes aventures, toujours à renouveler avec celui qui naît, que nous accompagnons à un moment ou l'autre de sa vie.

Lutter donc pour permettre ces espaces-là, de qualité et de beauté. La passion de l'apprendre, l'intelligence de l'instant, l'intuition, la bataille contre un moi tout-puissant - le mien en premier -, ont à être préservés. Nous avons comme tâche de préserver ce que vous avez également évoqué : les espaces de poésie, de littérature, de couleur, de son, les espaces de danse, de musique..., au creux des espaces d'apprendre. Allier constamment les techniques aux sensibilités, les outils avec le corps à corps de leur usage situé. Pour préserver ces longs processus de découverte de soi, d'aventure de soi à travers l'écriture, la peinture, les mots, le corps, qui s'opposent à ces modèles si forts aujourd'hui d'une gestion de soi, avec froideur et désimplification pour garder la distance optimale et sans ressentir ni amour, ni haine, ni de colère, ni de révolte, sentiments qui sont pourtant les derniers barrages à une toujours possible inhumanité (Terestchenko, 2006).

Ce que vous avez éprouvé face aux circonstances d'aujourd'hui, à certaines des mesures politiques prises, des non-reconnaisances, aux destructions sans dialogue possible, ce que vous avez ressenti comme révoltes, détresses, découragements, tristesses, sentiment d'avoir à fuir, sont à accueillir, à respecter, à choyer avec bienveillance et même avec tendresse car ils attestent de notre toujours et encore humanité. Ils sont à mettre au travail, en travail, pour comprendre nos dramatisations non nécessaires, et quels sont nos espaces d'action pour lutter contre notre sentiment d'impuissance en retrouvant notre capacité d'agir, de dire, de nommer et d'écrire. Pour ne pas nous enfoncer dans notre destructivité, pour reconnaître notre responsabilité dans les processus mortifères à l'œuvre.

La crise nous met à rude épreuve, mais elle seule ne peut être tenue responsable de notre devenir. Elle nous met à rude pensée. Nous allons certes être déplacés dans nos postes de travail, on va supprimer ce à quoi nous tenons, nous mettre en danger psychiquement. Certes mais là où nous devons être qu'allons-nous apporter ? Comment pouvons-nous aider de jeunes enseignants qui ne s'y repèrent plus dans leurs mécanismes de défenses, qui vont dans le mur pour eux-mêmes et pour ceux dont ils ont la responsabilité ? Comment les accompagner quand ils se seront heurtés pour que ce choc ne soit pas destructeur mais possiblement favorable à leur évolution ? Si nous ne pouvons garder une tranquillité d'âme, une sérénité intérieure, nous traverserons en préservant

l'essentiel, c'est-à-dire autant notre pensée sensible que notre pensée critique et argumentative, autant nos inventions, nos jubilatons que nos ruses.

Nous ne sommes pas la seule génération à traverser ces creux des temps obscures. Quand certains croient avoir trouvé comment sauver le monde, l'améliorer en détruisant, la plainte n'y suffit pas. Ils y croient, ils savent, ils ont la vérité. Nous pourrions être suffisamment généreux pour espérer qu'ils aient raison, et suffisamment alertes pour que, s'ils n'ont pas raison, les aider à comprendre ce qu'ils ont fabriqué. L'université produit aujourd'hui certains chercheurs suffisants. Cela a peut-être toujours été, mais cela se remarque à notre époque, ils ont une assurance dont je ne sais ce qui la tient mais qui devient insupportable. Jusqu'où vont-ils aller, jusqu'où vont-ils mener le monde avant de s'apercevoir qu'ils vont être certainement les victimes de ce qu'ils ont construit pour d'autres ? Nous avons à continuer à être là, à survivre, à trouver nos modes de résistance, nos modes de joie – ne jamais céder sur la joie, le plaisir, le plaisir partagé, la transmission à nos adolescents et nos enfants de notre goût de vivre et de nos émerveillements, Sinon pour ceux qui nous suivent, nous leur léguerons un monde et des adultes déprimés. Un règne de la peur, le pire qu'il soit, puisque la peur projetée sur l'avenir ôte jusqu'aux forces de vivre dans et malgré ce monde-là.

Ainsi reconnaissons à sa juste valeur ce plaisir de pensée ensemble comme nous l'éprouvons aujourd'hui : pouvoir nommer, partager notre solitude, et reconquérir nos forces sans tomber dans l'horreur d'un présent et la certitude que rien ne peut advenir. Ne cédon jamais sur les mots. Quand on nous dit « collaboration », qu'est-ce que cela recouvre ? Quand on vous dit « autonomie » ? cela veut dire quoi et comment ? Quand on nous dit « confiance », comment, dans quel but ? « Entreprise apprenante », belle perspective, mais qui a-t-il derrière ? Chaque mot d'ordre, chaque slogan - qu'ils soient les nôtres ou les leurs -, ne les laissons pas passer sans nous arrêter. Nos slogans n'ont pas non plus créé que du bienfait. Le « tout relationnel » qu'on a pu déduire de certaines de nos positions n'est pas à ce propos en reste. Méfions-nous de l'unique, où qu'il soit. Tenons les contraires à chaque fois, pour être dans la tension et non pas dans la simplification. Naviguons en considérant d'autres philosophies que celles occidentales, elles ont d'autres repères pour nous guider dans l'action, le rapport à soi et à l'autre (Billeter, 2002). La clinique rencontre parfois - et c'est souvent l'étonnement - d'autres théories philosophiques, ce qui nous permet de nous situer, de quitter notre place si assurée et de découvrir avec bonheur comment des générations et des générations ont cherché à vivre et à transmettre.

#### Bibliographie

- Basset, L., *Sainte colère. Jacob, Job, Jésus*, Paris, Bayard, 2006.  
Billeter, J.-F. (2002). *Leçons sur Tchouang-Tseu*. Paris : Allia.  
Brunel, V. (2004). *Les managers de l'âme*. Paris : La Découverte.  
Cifali, M. (2000), Une subjectivité revendiquée et ses conséquences. De la responsabilité d'une psychanalyste dans le domaine de l'enseignement, *Revue internationale de psychosociologie*, vol VI, n°15, 151-161.

- Cifali M. & Giust-Desprairies F. (eds.) (2006). *De la clinique, Un engagement pour la formation et la recherche*. Bruxelles : Deboeck.
- Cifali M. (2007). Exigences d'une position clinique. *Revue Chemins de formation*, n°10/11. Nantes : Téraèdre.
- Cifali M. & André A. (2007). *L'écriture de l'expérience. Vers la reconnaissance des pratiques professionnelles*. Paris : PUF.
- Cifali, M. & Giust-Desprairies, F. (éds.) (2008). *Formation clinique et travail de la pensée*. Bruxelles : De Boeck.
- de Certeau, M. (1987). *Histoire et psychanalyse. Entre science et fiction*. Paris : Folio Gallimard
- de Certeau, M. (1990). *L'invention du quotidien. I. Arts de faire*. Paris : Folio essais.
- Goleman, D. (1997). *L'intelligence émotionnelle, Comment transformer ses émotions en intelligence* t.1. Paris : Laffont.
- Goleman, D. (2001). *L'intelligence émotionnelle, Cultiver ses émotions pour s'épanouir dans son travail* t.2 Paris : Laffont.
- Honneth, A. (2007). *La réification. Petit traité de Théorie critique*. Paris : Gallimard.
- Illouz, E. (2006). *Les sentiments du capitalisme*. Paris : Seuil.
- Lepénies W. (1990) *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme (trad.fr.).
- Malherbe, J.F (2001). *Déjouer l'interdit de penser. Essais d'éthique critique*. Montréal : Liber.
- Martin F. (2008). *Managez humain, c'est rentable. Comment humaniser les relations professionnelles*. Bruxelles : De Boeck.
- Salmon C. (2007). *Storytelling, La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*. Paris : La Découverte.
- Sztulman, H. (2008). *Psychanalyse et humanisme. Manifeste contre les impostures de la pensée dominante*. Toulouse : Librairie Ombres Blanches.
- Terestchenko Michel (2006). *Un si fragile vernis d'humanité. Banalité du mal et banalité du bien*. Paris : Éditions La Découverte.
- Waters L. (2008). *L'éclipse du savoir*. Paris : Allia.